

**INGMAR BERGMAN**

Chevillée au corps par un métabolisme complexe qui engendre la vie, la gestation rencontre quelquefois des problèmes d'ordre physique qui perturbe le psychisme de base de la femme. La femme est alors seule dans sa confrontation avec son corps qui se débat pour survivre. Les syndromes deviennent soudainement des causes de conscience qui ne trouveraient d'alternative, sans la fraternité féminine qui sur ce point partage cette douleur commune provoquée par un psychodrame personnel. Paradoxalement, c'est la phase la plus merveilleuse de l'histoire d'une femme, lorsque celle-ci donne la vie à un nouveau-né ; elle peut, nonobstant, devenir tragique, quand cette forme d'ablation vaginale viole le corps, lui dérobant la chair de sa chair. Et pourtant

l'avortement fut une reconnaissance d'une liberté des femmes à librement disposer de ce corps ; corps abusé ; corps violé : corps meurtri ! Hommage à Madame Simone Veil !

Trois femmes qui sont donc réunies, en promise cuitée, dans une même chambre d'hôpital pour des raisons cependant analogues à leur grossesse. Ce qui va faire la différence entre chacune d'entre elles, résidera dans leur condition clinique. Certaines grossesses n'arriveront jamais à terme : accident de parcours qui très vite devient un incident de vie que les femmes consigneront dans leurs souvenirs, comme une anecdote qu'elles n'évoqueront qu'avec les femmes dans une scrupuleuse intimité. Ici, le dialogue entre des cas de grossesses différents, tourne autour d'une espèce d'exutoire, apaisant un contexte d'une situation provoquant des réactions controversées par leur état pathologique. Strictement différentes, toutes les trois représentent une espèce de stéréotype social, confrontées à une même réalité : le métabolisme corporel ! Égales devant l'évidence humaine, ces femmes sont confrontées à elles-mêmes. C'est ce critère qui exprimera leur « angoisse » à maîtriser, quelque soit le dénouement de l'événement !

La femme est un être intime qui préserve ses secrets de l'incompréhension masculine. Reconnue pour sa perspicacité intuitive, la femme possède des vertus intrinsèques qui réprouvent la réaction masculine, jusqu'à parfois commettre l'irréparable.

C'est donc une histoire strictement féminine que cet auteur homme, Ingmar Bergman, prête à la scène de l'espace Saint-Martial, sous la conduite scénique de Hélène Darche soucieuse de la concision théâtrale. Dans « Scènes de la vie conjugale », le cinéaste s'était déjà intéressé à la femme dans le couple. Son expérience l'autorisait à exploiter ce thème au cinéma. La pièce ne s'adresse pas cependant qu'aux femmes, puisque l'homme est sous entendu, presque omniprésent dans une évocation tacite dont il lui est fait allusion par sa responsabilité ! Quand bien même eût-il fait partie de cette stricte minorité lors de la représentation du 11 juillet, l'homme éveille soudainement sa curiosité quand il est concerné par un fait de société ; puisqu'il fait partie de la collectivité des femmes ! La parité le convoque. Le débat prit de l'intérêt déjà avec Olympe de Gouges (1791), quand bien même, au cours de l'histoire, la femme tenta maintes fois de faire valoir ses droits à disposer librement de son corps et de prétendre à un tantinet de liberté... La fragilité de ce corps conçu pour enfanter souffre parfois de cette magnifique aventure qui se solde, comme dans la pièce avec ces deux femmes soudainement fragilisées par leur frêle condition, avec un échec dont les conséquences psychologiques sont rédhitoires dans leur existence. On sent une atmosphère tendue, proche de la crise de nerf qui est maîtrisée par une infirmière, la quatrième femme de la pièce, prompte à discerner les problèmes afin de prévenir des risques qui sont d'ores et déjà anticipés. Quatre femmes donc que tout incite à se rapprocher les unes des autres afin de sauvegarder, sans doute, cette précieuse entité dont nous sommes issus, nous les hommes.

Avignon. Festival de Théâtre 2017. 8 juillet.

Jean Canal.